Introduction

Le 12 novembre 1887, Gustave Stoskopf, un jeune homme de dix-huit ans, quitte la gare de Brumath, alors en Alsace allemande, et part à Paris pour y apprendre la peinture. Il laisse derrière lui son père Gustave, un petit tanneur qui aurait préféré que son fils travaille avec lui et prenne sa succession, sa mère Caroline, née Goetz, et son frère Charles, âgé de treize ans, souffrant de tuberculose osseuse (ou mal de Pott) et infirme. Cette séparation ne peut encore être comblée, en cette fin du XIX[e] siècle, que par la correspondance : Gustave décrit à ses parents son voyage, son arrivée à Paris, l'accueil que lui réservent ses cousins, sa découverte de la capitale. Sa mère, et uniquement sa mère, lui répond, si bien que Gustave, dès sa quatrième lettre, prend le parti de remplacer « mes chers parents » par « ma chère maman ».

Cette relation épistolaire entre la mère et le fils s'installe durablement : Gustave père prend très rarement la plume et Charles, qui joint assez souvent quelques mots à ceux de sa mère, se préoccupe surtout des avancées de sa collection de timbres auxquelles Gustave contribue. On pourrait la croire déséquilibrée : Gustave a beaucoup à raconter, sa mère très peu[1] ; son avenir à lui est prometteur : futur artiste de renom, du moins dans son Alsace natale, il sera aussi auteur dramatique, galeriste, journaliste, patron de presse, animateur infatigable de la vie culturelle régionale de 1895 à la fin des années 1930[2]. Au contraire, l'horizon de Caroline est étroitement cantonné : fille de tanneur elle-même, elle a bénéficié d'une éducation soignée à Beblenheim comme

1 - De fait, son fils Charles-Gustave Stoskopf n'a fait transcrire dans les années 1990 que les lettres de son père, négligeant celles de sa grand-mère.

2 - Gustave Stoskopf (1869-1944) participe en février 1898 à la fondation du Théâtre alsacien de Strasbourg (TAS) et écrit d'entrée de jeu une pièce emblématique, *D'r Herr Maire,* créé en novembre 1898. Président du TAS à partir de 1901, il enrichit jusqu'en 1907 chaque année le répertoire d'une ou de deux nouvelles pièces ; organisateur d'expositions d'artistes alsaciens depuis 1897, il fonde en 1905 une galerie permanente, la Maison d'art alsacienne qu'il dirige jusqu'en 1919, puis de 1936 à 1939 ; en 1909, il fonde et dirige un quotidien libéral démocrate, la *Strassburger neue Zeitung* qui prend le premier rang dans la presse régionale ; après-guerre, il se consacre davantage à la peinture et anime de 1930 à 1939 plus de 200 soirées dialectales à Radio-Strasbourg.

pensionnaire de Jean Macé, futur fondateur de la Ligue de l'enseignement, mais la maladie de son fils cadet est une terrible épreuve morale en même temps qu'elle la mobilise de façon permanente[3]. Sa vie, comme celle de Charles, est à Paris, dans ces lettres de Gustave qui leur apportent à tous les deux, sous forme de nouvelles ou de timbres-poste, l'éclaircie indispensable à la poursuite de leur existence. C'est pourquoi, elle entretient avec une certaine ferveur cette correspondance, remplissant jusqu'au bout les feuillets à sa disposition, comme elle le demande aussi, à l'occasion, à son fils. Elle y raconte évidemment la vie quotidienne de la famille, de la tannerie et de Brumath, mais elle fait beaucoup plus que raconter : elle analyse la situation politique en Alsace, commente les nouvelles de Paris envoyées par Gustave, s'occupe surtout de son fils à distance, le conseille, exprime ses doutes et ses inquiétudes, ne manque pas de lui rappeler le sacrifice financier que représentent ses études, le morigène parfois, l'encourage quand il le faut, attend avec impatience l'annonce de succès qui lui donneront, peut-être, un avenir. Caroline fait ce qu'il faut pour soutenir l'échange, car elle quête les lettres hebdomadaires de Gustave comme autant de messages d'espoir.

Indépendamment du contexte, l'intérêt de cette correspondance entre une mère et son fils, entre la province et Paris, réside d'abord dans cette tension entre des situations contrastées : d'un côté, la jeunesse, l'apprentissage d'un métier, la vie d'artiste, les bruits et les lumières de Paris, de l'autre, une existence étriquée, la souffrance au quotidien, l'absence de perspectives. D'un côté Gustave, de l'autre Charles et, au centre, une mère qui ne se plaint jamais, au courage admirable, une grande figure de femme intelligente et sensible.

Gustave revient à la maison en juin 1888, puis repart à Paris pour une deuxième année à la fin novembre. Ces vacances réduisent les épistoliers au silence et nous privent du vécu commun de l'été et du début de l'automne. Quand la correspondance reprend plusieurs mois plus tard, on ne sait rien de ce qui s'est passé entre-temps et on ne devine l'emploi du temps du peintre que par l'évocation des tableaux qu'il rapporte à Paris à l'automne suivant pour

3 - Elle a en outre perdu un fils, prénommé également Charles, décédé le 20 juillet 1871 à cinq mois.

les montrer à ses maîtres. Il y aura une troisième, puis une quatrième année beaucoup plus courte, de janvier à avril 1891, beaucoup plus difficile aussi à vivre pour Caroline dont on sent le courage fléchir. Au total, Gustave écrit à sa mère une centaine de lettres dont la quasi-totalité (96) a été conservée. Il a dû en recevoir autant, à quelques unités près, mais quatre-vingt lettres seulement de sa mère sont parvenues jusqu'à nous. Cette correspondance est ici publiée de façon intégrale, complétée par deux lettres de Gustave père, datées de 1888, et par quelques échantillons des messages de Charles.

Cette relation privilégiée est interrompue par la mort de Caroline le 6 décembre 1891. Mais l'histoire des études de Gustave Stoskopf ne s'arrête pas là. Elle se prolonge par un court passage à Munich d'avril à juillet 1892, déterminant pourtant dans son évolution artistique, et par deux nouveaux séjours à Paris en 1892-1893 et 1894. Le contenu de ces trois années ne nous est plus connu que par des bribes de correspondance, dont cinq lettres de Gustave Stoskopf lui-même. Complétées par d'autres documents, elles offrent la matière à un épilogue, dans lequel le récit historique reprend ses droits pour expliquer, *in fine*, le retour en Alsace d'un artiste qui espérait bien pourtant pouvoir s'installer à Paris et y faire carrière.

L'ensemble de cette correspondance est écrit en français. Cela ne va pas de soi. Avant la guerre de 1870, la plupart des Alsaciens sont des Français germanophones. En dehors de la bourgeoisie citadine, on parle en famille le dialecte alsacien, on écrit en allemand. La mère de Caroline, morte également très jeune à trente-six ans en 1855, a tenu un journal en allemand. Pour ces protestants luthériens, c'est également la langue du culte. Mais on apprend le français à l'école et on le pratique dans la sphère publique. À la fin des années 1880, la situation a beaucoup évolué et s'est pour ainsi dire inversée : Gustave, né français le 8 juillet 1869, est devenu allemand à la suite du traité de Francfort de mai 1871. Il suit toute sa scolarité en allemand, apprend le français comme une langue étrangère et le pratique sans doute en famille alors que l'allemand est devenu la langue officielle. Écrire en français dans un cadre familial a donc pour les Stoskopf une signification identitaire et politique, qu'il ne faut néanmoins pas surestimer : personne n'en veut à

Charles, qui a quitté l'école depuis quelque temps déjà, d'écrire en allemand ; sa mère emploie dans sa prose de nombreux mots allemands ou recopie la presse strasbourgeoise sans traduire et en utilisant la graphie gothique[4] ; tous écrivent un français truffé de germanismes, d'alsacianismes, trahissant parfois par l'orthographe un accent caractéristique, et, il faut bien le reconnaître, de tours grammaticaux ou orthographiques qui s'éloignent sensiblement du français standard. Ce qui est perdu du point de vue strictement littéraire, voire ce qui gêne aujourd'hui la lecture, contribue en sens inverse à nourrir une valeur ajoutée documentaire à la connaissance des régionalismes du français. Pierre Rézeau, qui en est le spécialiste[5], présente dans un chapitre placé en fin d'ouvrage, « La langue de la correspondance », une analyse de cette langue française, parlée et écrite dans un environnement germanophone.

Ce que la langue trahit de l'inconfort des Alsaciens en cette fin du XIX^e^ siècle est également perceptible dans les cœurs ou dans les têtes. 1887 est à cet égard une année très particulière : l'affaire Schnaebelé, du nom de ce fonctionnaire français attiré dans une sorte de guet-apens de l'autre côté de la frontière et arrêté par les Allemands en avril 1887, ravive la tension franco-allemande et offre au général Boulanger, ministre de la Guerre, l'occasion de s'afficher comme le « général Revanche ». En Alsace, le succès des protestataires aux élections législatives de février 1887 conduit dans les mois qui suivent à un raidissement du régime et à une recrudescence des mesures répressives qui irritent au plus haut point la population[6]. Caroline, très attachée à la France et à la République[7], s'en fait l'écho auprès de Gustave qui, de son côté, est très mal accueilli par ses camarades parisiens : s'il est discret sur les moqueries que lui vaut son fort accent, il ne peut, même s'il ne veut pas trop inquiéter ses

4 - Le livre de compte de la tannerie Stoskopf de cette époque mélange sans logique apparente français et allemand.

5 - Auteur de nombreux dictionnaires sur les variations régionales du français, les onomatopées, les expressions quotidiennes, Pierre Rézeau a notamment publié le *Dictionnaire des régionalismes du français en Alsace,* Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2007, réédité sous le titre *L'Alsace au fil des mots,* Strasbourg, Vent d'Est, 2015.

6 - Voir François Igersheim, *L'Alsace politique, 1870-1914,* Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2016, p. 53-59.

7 - On a retrouvé dans la maison familiale un médaillon en plâtre à l'effigie de Gambetta.

parents, passer sous silence les reproches qui lui sont adressés de ne pas opter pour la France et de rester un Alsacien allemand. Sa mère s'en indigne et laisse échapper, le 7 mars 1888, un cri du cœur : « On est pourtant alsacien avant d'être français et allemand ». Cette prise de conscience politique, pour ainsi dire à la base, précède d'une bonne dizaine d'années une prétendue invention de l'alsacianité par les élites intellectuelles et artistiques au tournant du siècle suivant[8] que ces dernières ne feront que révéler et exprimer. Quant à Gustave, il finit par s'intégrer, grâce notamment au réconfort que lui procure la fréquentation des Alsaciens de Paris, mais reste lucide sur les différences de comportements entre les Allemands et les Français, ou plutôt les Parisiens, prompts à s'échauffer et à manifester sous n'importe quel prétexte. S'il reste à distance de la politique, suivant en cela les conseils de sa mère, il est très hostile au nationalisme français, aux revanchards et se montre résolument pacifiste tout comme sa mère pour qui la crainte d'une nouvelle guerre franco-allemande est une véritable hantise.

Ces éléments familiaux, linguistiques et politiques constituent l'arrière-plan de ce qui fait l'intérêt majeur de ce document, la formation d'un jeune artiste à Paris dans les années 1880. On lira dans le préambule qui suit comment un fils de tanneur peut échapper au destin qui l'attend et se voir offrir par ses parents plusieurs années d'études à Paris qui mènent à une carrière restant pourtant incertaine… Patronné par le peintre alsacien Louis Schützenberger, Gustave Stoskopf fréquente d'abord l'académie Colarossi où il est l'élève de Raphaël Collin, puis s'inscrit à la rentrée 1888 à l'académie Julian et devient l'élève de Jules Lefebvre, de Lucien Doucet et de Jean Benjamin-Constant. Vis-à-vis de sa mère, et plus largement de ses parents, Gustave a le souci de documenter le contenu de ces études : il décrit la vie des ateliers, énumère les sujets d'esquisses, commente, avec une certaine sévérité, les tendances artistiques du moment, explique les obstacles à surmonter pour s'inscrire aux Beaux-Arts ou pour être reçu au Salon, etc. Le jeune homme timide et quelque

8 - Idée abondamment ressassée par l'historiographie régionale depuis des lustres. Voir par exemple Jean-Claude Richez, « L'Alsace revue et inventée », *Alsace imaginaire. Symboles, fantasmes et rêves,* Saisons d'Alsace, n° 119, printemps 1993, p. 83-93 ; Alfred Wahl et Jean-Claude Richez, *L'Alsace entre France et Allemagne (1850-1950),* Paris, Hachette, 1993, p. 236-240.

peu naïf des débuts prend évidemment peu à peu de l'assurance et affine son jugement. Mais il y a aussi tout ce qu'il ne peut pas dire lorsqu'il s'adresse à sa famille, laissant parfois le lecteur curieux sur sa faim.

Heureusement, il a laissé également un récit autobiographique rédigé en allemand et intitulé *Buntes Allerlei aus dem pariser Künsterleben* (*Pot-pourri coloré sur la vie d'artiste à Paris*). Le manuscrit se compose d'une quarantaine de récits pourvus chacun d'un titre et couvrant au total cent cinquante feuillets environ. La moitié d'entre eux sont classés par l'auteur qui ébauche ainsi un plan, le reste étant en vrac. Si les trois premiers sont recopiés proprement, les autres sont encore à l'état de brouillons, ou simplement d'ébauches, avec des ratures, des versions B et C, des maladresses de style, des contenus très inégaux en intérêt, etc. Il s'agit manifestement d'un projet inachevé, non travaillé et assez vite laissé dans cet état d'abandon. Il n'est pas daté, mais certains indices laissent à penser que Gustave Stoskopf a commencé à écrire dès 1891 et qu'il en a poursuivi la rédaction au cours des années suivantes. Il tenait là un sujet qui pouvait intéresser un public germanophone, avide de détails sur la vie d'artiste dans la capitale des arts. Mais ce n'est finalement pas comme mémorialiste qu'il se fera connaître à Strasbourg, mais plutôt comme chansonnier et poète satirique. Même à l'état d'ébauche, c'est un témoignage assez rare qui complète la correspondance en offrant un autre point de vue, d'abord le recul de celui qui regarde son vécu estudiantin avec détachement et ironie, sans se prendre au sérieux et sans chercher à jouer les importants de celui qui « a étudié les Beaux-Arts à Paris » ; bien au contraire, il met sa verve au service d'une satire des mœurs artistiques de son temps, des modes et de tous les faiseurs qui se haussent du col aux dépens du véritable talent. Il y raconte également des épisodes et des pratiques estudiantines dont il s'est bien gardé de parler à sa mère. Si ce manuscrit a été abandonné en l'état, c'est parce que Gustave Stoskopf a été rapidement absorbé par d'autres projets et que le sujet perdait à ses yeux de son intérêt au fur et à mesure qu'on s'en éloignait dans le temps. Entièrement déchiffré et retranscrit par

Daniel Zimmer, puis traduit[9] et adapté[10], il est ici publié partiellement sous forme d'encarts qui accompagnent la correspondance dans sa progression chronologique.

Sur l'insistance de son fils, Gustave Stoskopf a également commencé dans les années 1930 à rédiger en allemand ses Mémoires. Il s'est arrêté au premier chapitre *Aus meinen jungen Jahren* (*De mes jeunes années*), qui compte trente-cinq pages dactylographiées. Le dernier paragraphe intitulé « *Wie ich Maler wurde* » (« Comment je devins peintre ») raconte les circonstances qui lui ont permis d'échapper à la tannerie et de prendre le train pour Paris en ce jour de novembre 1887.

Grâce à ces trois documents inédits, exhumés des archives personnelles de Gustave Stoskopf, correspondance familiale, récit autobiographique et fragment de Mémoires, on peut présenter une œuvre originale qui, par ses différentes facettes, enrichit notablement nos connaissances sur la formation académique des artistes dans le Paris de la fin du XIX[e] siècle, les mentalités de l'époque à Paris et en Alsace et sur la jeunesse d'un acteur majeur de la scène artistique et culturelle alsacienne de 1895 à 1940. Mais au-delà de cette valeur documentaire, on y trouvera ce supplément d'âme, cette dimension humaine et affective apportée par l'écriture autobiographique, qui en fait une œuvre attachante, voire émouvante.

9 - Par Daniel Zimmer également et, pour une part, par Christine Bacconnier.
10 - Sans trahir la pensée de l'auteur, la traduction favorise une réécriture qui permet de gommer les imperfections du manuscrit en allemand. Certains titres ont été modifiés en fonction de l'emplacement choisi pour la publication de l'extrait. Les mots en italiques sont en français dans le texte.



Préambule :

« comment je devins peintre »

Dans ses Mémoires *Sur mes jeunes années*, Gustave Stoskopf raconte avoir toujours griffonné des têtes sur des bouts de papier. Il fait dans son enfance la connaissance à Brumath d'un très vieux monsieur, peintre et décorateur, qui s'intéresse à tout et lui ouvre sa bibliothèque : il y découvre les biographies de peintres et admire particulièrement les portraits d'hommes célèbres. Mais c'est à Strasbourg, auprès de son oncle, le lithographe Auguste Munch, qui a épousé la sœur de sa mère, que sa sensibilité artistique s'éveille vraiment. Fréquentant la *Realschule* de Strasbourg (futurs collège et lycée Kléber), il prend ses repas de midi chez les Munch, 6, rue Brûlée. Outre la sincère admiration qu'il voue à son oncle, auteur de lithographies fameuses du bombardement de Strasbourg en 1870, il aperçoit de la terrasse de l'immeuble l'atelier du peintre Alfred Touchemolin (1829-1927), bientôt remplacé par une artiste d'origine munichoise, Antonie Boubong (1842-1908). Celle-ci l'invite à voir ses œuvres et accepte de lui donner des leçons.

Mais son père n'entend pas favoriser sa vocation naissante et le fait entrer à seize ans dans la modeste tannerie familiale de Brumath. Gustave s'y résout à contrecœur et travaille très mal. La relation entre le père et le fils devient rapidement conflictuelle : le premier reproche au second d'être le plus mauvais apprenti qu'il ait jamais eu et le charge des travaux les plus pénibles. C'est un véritable cauchemar ! Retourner chez l'oncle Munch pour y apprendre la lithographie est un moment envisagé, mais ne serait qu'un pis-aller.

Autoportrait à 17 ans et demi

Dessin au crayon signé et daté du 18 février 1887.

Comment je devins peintre

Ma tante et mon oncle étaient épiciers. Ils me prirent chez eux pour m'élever de façon stricte et modeste. Mon oncle était un brave homme qui portait au plus haut des ambitions humaines l'art de moudre le poivre et le café ; il n'était pas peu fier de l'emporter dans cet art sur tous ses concurrents. Le petit magasin ressemblait de la première heure jusque tard le soir à un pigeonnier que fréquentaient jeunes et vieux. Mon oncle s'occupait des plus jeunes pour lesquels il avait toujours un mot aimable, spécialement pour les servantes qu'il aimait, avec diplomatie, faire parler de leur fiancé. Ma tante avait la clientèle de base, car elle était dévote et pleine de bons principes ; elle s'intéressait à ce que les gens avaient fait de mal. Elle avait la dent dure et je l'ai entendue maugréer plusieurs fois sur la culpabilité de l'humanité. Avec moi, elle était bienveillante : « Tu vois bien, me disait-elle souvent, ce que nous faisons est pour toi, car nous n'avons pas d'enfant. » Naturellement, cela m'inspirait un respect sacré et je vénérais oncle et tante comme il convenait.

J'ai été très tôt initié aux secrets du commerce ; j'apportai ma première contribution au métier par la confection de sacs. C'était du moins l'idée de mon oncle. Malheureusement, cette relation sans nuage ne dura plus longtemps, car c'est de cette époque que date mon fâcheux penchant pour le dessin. Au début, l'oncle y fit peu attention. Jour après jour, je m'enhardis au point de m'attaquer au visage respectable de mon oncle, dont je fis le portrait. Ce qui le mit particulièrement en colère, c'étaient quelques petites taches habilement placés sur le nez, qui trahissaient le priseur de tabac invétéré, une habitude que ma tante n'avait cessé de combattre. Pour cette raison, c'est elle qui eut à surmonter les premiers reproches. Mais pour être complet, il faut aussi mentionner que je reçus là mes premiers coups de bâton.

Malheureusement, cela n'eut aucun effet sur mon fâcheux penchant pour le dessin qui gagna tous les jours un peu plus de terrain. Les relations avec mon oncle ne cessèrent de s'aigrir, surtout quand il me montrait l'art de moudre le poivre et le café et prétendait m'initier peu à peu à tous les secrets de sa science. Je rêvais de Raphaël et de Léonard et de Michel-Ange… De ce manque d'intérêt pour son enseignement, il en tira cette sentence : « De toi, il n'y a rien à attendre ! » Cette conclusion ne changea rien et lorsque je lui déclarai finalement de façon très ferme que je voulais devenir peintre, c'en fut trop pour ce brave homme : « Qui nous a mis cet œuf de coucou dans la famille, gémissait-il ; depuis l'époque de l'arrière-grand-père, il n'y eut qu'une tradition dans cette famille, travail sérieux, esprit d'épargne et amour de l'ordre, que des qualités qui ne caractérisent pas un peintre ! » De même la tante n'était pas avare en prédictions et combinait tout ce qu'elle avait lu ou entendu sur les peintres : vus à travers ses lunettes, ils appartenaient tous à la classe des galériens ou des bandits[1]. Tous les projectiles de sa rhétorique se fracassaient sur la cuirasse de ma conviction ! Oh ! si j'avais écouté oncle et tante, je serais maintenant dans leur boutique, je vendrais comme eux du sel et du poivre, j'aurais pu peut-être, avec le temps, devenir à part entière leur confrère.

Hélas, hélas, il devait en être autrement. Le destin voulut qu'au même moment séjourne dans les environs un peintre connu dans le pays entier. Après beaucoup de réticences, mon oncle se mit en marche avec moi pour aller consulter cet oracle. Lorsque le brave homme lui tendit mes travaux, il me regarda droit dans les yeux et dit sur un ton sévère à mon oncle : « Vous devez laisser ce jeune homme devenir peintre. » Mon oncle s'évanouit à moitié et je vis couler les larmes de l'émotion dans les yeux du grand homme qui fut pour moi à partir de ce jour le plus grand peintre du monde et plus sage que Salomon.

Ainsi, je devins malgré oncle et tante, malgré la parentèle, malgré tous les cancaniers, peintre.

1 - De fait, « être artiste avait mauvaise presse », confirme Anne Martin-Fugier, *La Vie d'artiste au XIX^e siècle,* Paris, Audibert, 2007, p. 15.

Maintenant, on peut au moins marcher dans les rues le soir, mais la semaine dernière, où on craignait chaque soir avoir une révolution, ça n'était pas du tout amusant. Moi, j'ai déjà l'idée comment ça se fabrique, car allons [allant] jeudi soir chez les Gary, tout à coup j'entendis hurler de loin. Peu à peu, ça approchait : c'étaient au moins 2 000 hommes qui faisaient une démonstration, ils chantèrent la *Marseillaise*, la *Carmagnole* et crièrent tout le temps « à bas Ferry ! » À peine avaient-ils défilé qu'arrivèrent quelques centaines de gardes de Paris à cheval et à pied. J'étais content qu'ils ne s'étaient pas rencontrés. Sans cela, ça aurait pu arriver comme vendredi soir[38].



Mathilde Munch

Dessin signé et daté 1887 à droite. Mathilde, alors âgée de dix-neuf ans, est l'aînée des cousines Munch.

Comment vous portez-vous ? J'espère que vous allez tous bien. Pour ne pas user tant mon [ma] bougie, je cesse ma lettre en vous embrassant tous,

Gustave.

Mathilde, si tu veux avoir la bonté, dis un compliment à M. Feyel et demande ce que font les timbres ; si elle en a reçu, envoie-les à Charles.

Berthe, salue de ma part les Schneider et fais demander* Adolphe quand j'aurai une réponse. S'il n'a pas encore écrit, fais lui savoir mon adresse : 37 Rue Vavin 37 Hôtel du Midi

Mes compliments à tout le monde que je connais.

38 - Dans l'attente de la démission de Jules Grévy, les manifestations se multiplient à Paris : le jeudi 1er décembre, 5 000 personnes se rassemblent devant le Palais-Bourbon ; le lendemain, la tension monte d'un cran : les manifestants, bloqués par des gardes à cheval sur la place de la Concorde, veulent ensuite rejoindre l'Hôtel-de-Ville, mais il y a plusieurs affrontements avec les forces de l'ordre (*Le Figaro,* 2 et 3 décembre 1887).

L'académie Colarossi

Mon protecteur me donna un petit mot, une recommandation pour l'académie Colarossi. Vingt fois au moins, je lus l'adresse : « Monsieur Colarossi, académie Colarossi, rue de la Grande-Chaumière ». J'étais enchanté par la consonance italienne du nom, ce qui pour un débutant qui a rêvé de Raphaël est d'une très grande importance. Lorsqu'on me demanderait où j'étudiais, ma réponse aurait de l'allure : « Élève de l'académie Colarossi ». C'était presque un titre, digne de figurer sur une carte de visite ! Ce nom m'impressionnait !

La rue de la Grande-Chaumière, qui relie la rue Notre-Dame-des-Champs au boulevard Montparnasse, était une rue assez étroite et insignifiante, pas vraiment en harmonie avec la sonorité élégante du nom de l'académie qu'elle abritait. Au début, je n'ai pas trop fait attention à l'adresse précise, persuadé qu'une académie, de surcroît une académie de peintres, devait émerger du coin le plus sombre et se distinguer comme le plus bel immeuble de la rue. Comme je ne trouvai aucun palace correspondant à ce que j'imaginais, il me fallut regarder les numéros en revenant sur mes pas. Numéro tant et pas autre chose… Non, ce n'était pas possible, c'était la maison la plus minable de la rue ! Ma déconvenue dut se lire sur mon visage, car je fus accueilli par les ricanements d'un groupe de repasseuses qui officiaient au rez-de-chaussée de l'immeuble. J'étais très embarrassé, ne sachant plus où aller. La concierge, qui remettait de l'ordre à l'entrée de la maison, m'indiqua un petit escalier en contrebas, conduisant à une cour *en miniature* dans laquelle de très hautes baraques en bois abritaient jusqu'à quatre ateliers l'un au-dessus de l'autre. C'était l'académie Colarossi !

Dans la cour, gisaient ici ou là quelques plâtres cassés, ainsi que des appareils de gymnastique. En jetant un regard circulaire, je découvris une porte sur laquelle on pouvait lire « *Bureau* ». Après une longue hésitation, j'entrai et me renseignai, avec l'expression de la plus grande considération, sur monsieur Colarossi[39]. Un vieil Italien à la chevelure imposante, prénommé Angelo, m'expliqua dans un mauvais français qu'il allait chercher le directeur et que je devais prendre place. Il disparut et, en raison d'une émotion mal contenue, mon cœur battait comme un marteau de forge contre un mur : je m'apprêtai tant bien que mal à rencontrer pour la première fois de ma vie un directeur d'académie !

Lorsque celui-ci apparut enfin dans le cadre de la porte, son serviteur Angelo étant à une distance respectueuse derrière lui, je ne savais pas comment exprimer convenablement ma totale révérence. Je lui tendis ma lettre, il la lut avec attention,

39 - Filippo Colarossi (1841-1906).

L'académie Julian



« Tous les peintres modernes de renom sont passés par son école »

Brochure avec programme des études publiée en 1890

Lorsque je retournai à Paris pour le deuxième hiver, je me suis inscrit à l' académie Julian. Elle doit son nom à son fondateur et sa réputation est mondiale. Rodolphe Julian[14] a été décoré de la Légion d'honneur bien que son école ait fait beaucoup de tort au prestige de l'École des beaux-arts. En effet, tous les prix obtenus dans les concours de l'État, à quelques exceptions près, l'ont été par des élèves de l'académie Julian. Julian a eu le mérite d'avoir choisi comme collaborateurs lors de la fondation de son académie ceux qui depuis sont devenus des célébrités mondiales, comme Bouguereau, Lefebvre pour se limiter ici aux deux les plus connus.

Julian est également peintre mais il a laissé tomber les beaux-arts pour se consacrer entièrement à l'accumulation d'argent que lui apporte son académie… Quelques-uns de ses détracteurs – il en a beaucoup – lui reprochent d'exercer une sorte de monopole artistique et l'ont surnommé le « lutteur masqué ». Ce sobriquet viendrait d'une rumeur plus ou moins déformée selon laquelle il serait monté masqué sur le ring avant 1870 pour participer à des compétition de lutte. Sa carrure imposante ne rend pas la chose improbable…

Tous les peintres modernes de renom sont passés par son école : Rochegrosse, qui s'est révélé ici comme enfant prodige, Baschet, Doucet, dont il reste encore de magnifiques études accrochées au mur à titre d'exemples, Renouf, Tanzi, Tattegrain[15], etc.

Même parmi les plus jeunes, on rencontre des talents bien affirmés. Le temps intégrera aussi leur nom dans l'histoire de l'art. Le caractère principal de cette académie, à l'inverse de ce qui se passe à l'École des beaux-arts, est la grande assiduité au travail, ce qui n'exclut pas, bien sûr, quelques mauvais coups. Ici aussi, l'exaltation des jeunes artistes peut conduire à des débordements, mais pas de manière continuelle. La préoccupation principale reste toujours le travail. Une des plaisanteries les plus drôles a été la nomination de Gaudibert, un Provençal, comme massier général, c'est-à-dire responsable de tous les ateliers[16].

14 - Rodolphe Julian (1839-1907) a fondé son académie en 1866.
15 - Marcel André Baschet (1862-1941), portraitiste, prix de Rome 1883, membre de l'Institut en 1913 ; Emile Renouf (1845-1894) ; Léon Louis Antoine Tanzi (1846-1913), peintre de la Provence, symboliste ; Francis Tattegrain (1852-1915), peintre d'histoire et de marines.
16 - Voir *infra,* p ***.

Le voyage m'a coûté Est-ce que tout va bien depuis à Brumath ?

27,75	chemin de fer
10,95	malle
3,56	octroi
4,00	
46,26	
16,00	entrée d'atelier
62,26	
200,00	atelier
30,00	etc.
292 26	
	400
	292,26
	reste = 107,74

Ce qui suffit pour ce moi.

Brumath, le 8 xbre [décembre] 1888

Mon cher Gustave,

Je suis bien contente de te savoir bien installé, je suis maintenant tout à fait tranquillisée sur ton compte car, d'après ce que Dorothée m'a écrit, tu dois être très bien chez M^me^ Maret. Dis-moi donc dans ta prochaine lettre ce qu'ils sont : est-ce qu'ils ont un restaurant ou manges-tu ailleurs ? Je te recommande particulièrement de déjeuner le matin avant de partir car c'est très mauvais pour l'estomac si on reste trop longtemps sans manger. Je suis particulièrement contente que tu te plais dans ton nouvel atelier et que tu espères y pouvoir mieux travailler que dans l'autre. Je pense que tu profiteras bien de ces quelques mois que tu passeras de nouveau à Paris et que tu feras encore plus de progrès que l'année passée.

Chez nous, tout est calme et tranquille. Je crois que c'est déjà une éternité que tu es parti. Charles va gentiment* en ce moment, il est de très bonne



La fête du grand-père

Esquisse à l'huile sur toile non signée et non datée

Depuis la dernière fois que j'étais premier, je n'avais plus fait d'esquisses parce que les sujets étaient généralement trop bêtes. C'est dommage que le concours sera seulement jugé le 18 mai quand je serai déjà à la maison. Je serai obligé de me faire envoyer mes esquisses ou de les faire mettre de côté jusqu'à l'année prochaine.

J'ai reçu il y a deux jours une lettre de Strasbourg dans laquelle on me dit qu'on m'avait oublié et qu'on croyait m'avoir répondu. Voilà ce que c'est quand on est trop occupé !

Il fait en ce moment un temps ennuyeux, il pleut ou il brouillasse toute la journée, un vrai temps d'avril. Demain soir, je dînerai chez les Stempfer, je crois que c'est la fête à Georges, Catherine Hahn viendra aussi, c'est la première fois que je la vois cette année.

Je vous embrasse,

Gustave.

Cher Charles,

Je t'ajoute ci-joint les timbres que tu m'as dit d'acheter, mais je m'en suis aperçu qu'on n'a pas donné les quatre pour remises. Toute [tout de] suite la première fois, la dame du magasin m'a dit qu'elle ne croit pas que cela se fait : tu vois donc que c'est seulement un truc pour attirer les clients. Je t'ajoute aussi la collection des timbres hongrois, je l'ai reçue d'un ami de l'atelier, je crois qu'il y en a au moins sept que tu n'as pas, tu vas être content. Tu feras bien de m'en envoyer aussi quelques timbres pour celui qui me les a donnés, il a aussi un petit frère qui fait une collection. Il y a aussi un Turc à l'atelier qui m'en a encore promis. Quant au Siamite*, il n'y pas moyen d'en avoir, il est littéralement assiégé.

Après cette épître sur les timbres, je te dirai que la chasse organisée dans ma chambre a eu un bon résultat : je me suis poudré tous les soirs ainsi que les murs et le lit, de sorte que les petites bêtes sont peu à peu grevées [crevées]. J'ai observé qu'ils se mettent sur le dos quand ils avalent de cette poudre, qu'ils mettent leurs nombreuses pattes en l'air, probablement ils lâchent encore quelques soupirs, que nous autres ne pouvons pas entendre, et puis c'est fini. Je suis bien heureux d'en être débarrassé car, aussi longtemps que j'en avais chez moi, j'en voyais partout même quand je mangeais, il fallait avoir bon appétit.

Je t'embrasse, Gustave.

28-IV-90[104]

M[lle] Boubong à vendu une Alsacienne à Berlin pour 600 M et une Lorraine à Munich où elle l'avait exposée[105].

104- Lettre datée par Charles qui la commence. Il rappelle à son frère que le magasin de timbres parisien annonçait : « Toute personne qui nous commandera le même jour trois fois le même article en recevra un quatrième par-dessus le marché si elle le réclame. »

105- Antonie Boubong (1842-1910), peintre d'origine munichoise qui a reçu le jeune Gustave dans son atelier de la rue Brûlée à Strasbourg en 1886 et lui a donné quelques leçons.

dit la *Post* de Strasbourg sur les peintres français ? A-t-elle écrit aussi des lettres dans le genre de la *Gazette de Cologne*[56] *? C'est vraiment fâcheux que cela a si mal tourné : il n'y a qu'un tas de brailleurs qui sont la cause de ce refus d'envoyer car au fond, les peintres auraient bien aimé envoyer. Mais sûrement, c'est aussi allé trop loin de la part des journaux allemands qui ont écrit après ces articles remplis de haine et ils sont sûrement fortement à blâmer, parce qu'ils ne servent qu'à accentuer le mal qu'il y a eu. En somme, les Allemands n'ont pas à se plaindre, l'impératrice a été très bien reçue, elle est même allée à Saint-Cloud, ce qu'elle n'aurait pas dû faire et qui pouvait exciter facilement la sensibilité de bien des gens*[57]*. Quant aux peintres allemands, ils n'ont pas non plus exposé à Paris en 1889, il n'y a eu que quelques peintres de Munich. En revanche, les peintres français exposent annuellement à Munich*[58].

Je vous embrasse,

Gustave St.

Boul. Magenta 52

Brumath, le 11 mars 91

Mon cher Gustave,

La description du bal de l'Hôtel de ville nous a bien intéressés. Nous avions déjà appris par M^lle^ Zwilling que tu aurais propablement [probablement] une carte par les Gilles. Au moins, tu as assez de distractions cet hiver. Je crois que tu as maintenant déjà presque tout vu d'intéressant à Paris. Il faut encore tâcher d'avoir une carte d'entrée pour une séance de la Chambre des députés et puis, si tu peux une vois [fois] avoir un billet pas trop cher pour aller au grand Opéra, tu pourras en profiter : papa te le payera pour que tu ne quittes pas Paris sans avoir vu le grand Opéra. Si ta carrière artistique d'[t'] apportera plus tard des déceptions, tu auras au moins le souvenir d'avoir passé des heures agréables à Paris. Je suis bien contente que toi, tu jouisses au moins de ta jeunesse tandis que Charles n'est condamné qu'à souffrir. La semaine dernière, cela n'allait pas bien, il ne pouvait presque pas dormir et il avait beaucoup de difficultés à lâcher l'eau. À présent, cela va de nouveau mieux et il peut aussi mieux dormir. Il a des moments où il est tout à fait désespéré. Peut-être qu'avec les belles journées, cela ira de nouveau mieux. Le cousin Daniel est de nouveau remis, Pflanzer également, quoiqu'il est encore chez Caroline pour se remettre complètement.

Je suis bien contente que toi, tu jouisses au moins de ta jeunesse tandis que Charles n'est condamné qu'à souffrir.

56 - La *Gazette de Cologne* (*Kölnische Volkszeitung*) parle d'outrage et d'insulte à l'empereur. Dans les couloirs du Sénat, on considère cet article comme « une insolente provocation » (*Le Figaro,* 27 février).

57 - Dans *Le Figaro* du 1^er^ mars, on peut lire en effet que l'impératrice a fait deux excursions à Saint-Cloud. C'était le siège du quartier-général allemand pendant le siège de Paris en 1870-1871.

58 - Gustave a raison de souligner que les relations artistiques franco-allemandes ne posent aucun problème quand la politique ne s'en mêle pas. En revanche, d'après *Le Figaro* (1^er^ mars), les peintres qui n'auraient pas encore renoncé à exposer à Berlin, reçoivent alors une carte quotidienne avec ces simples mots : « Henri Regnault, 69^e^ bataillon de marche, 4^e^ compagnie, Buzenval » (voir note ** *supra* p. **).



Caroline Stoskopf au chevet de Charles

Huile sur toile non signée et non datée.

Gustave reste à Haimhausen jusqu'à la fin juillet : le 1er, muni d'un certificat médical en bonne et due forme rédigé par le Dr Stark de Stephansfeld, il est réformé pour sa plus grande joie et celle de sa famille[24]. Son père lui envoie 20 M pour qu'il boive à sa santé et à sa réussite et qu'il régale ses camarades. Il rapporte aussi d'Haimhausen une brassée d'œuvres remarquables qui se distinguent de sa production antérieure par un langage pictural profondément renouvelé, parfois proche de celui des impressionnistes, comme un portrait de jeune femme en extérieur, mais surtout libéré des contraintes de l'académisme, tant dans le choix des sujets que dans la manière de les traiter : en témoignent un champ de coquelicots[25], une tourbière près d'Haimhausen, l'intérieur d'un abattoir campagnard… De retour à Brumath, il continue dans la même veine et peint par exemple à l'automne 1892 un champ de choux par temps de pluie, un autoportrait[26] ainsi que diverses scènes d'intérieur de la maison de Brumath. Il réalise également un second portrait de la Ertzlere en restant cette fois fidèle à l'enseignement de ses maîtres parisiens.



Tourbières près d'Haimhausen

Huile sur toile, signée en bas à droite, datée de 1892 avec au dos cette mention :
Bild aus meiner Münchner Studienzeit. Aus dem Moor [marais] *bei Haimhausen bei Lohoff.*

24 - Lettres de Christine Sonntag, 9 juin et 7 juillet.
25 - Mentionné dans une lettre de Christine le 25 juin : « As-tu bien réussi ton champ de coquelicots ? »
26 - Non daté, mais dont la facture comme la physionomie tourmentée du visage sont des indices d'une réalisation postérieure à la fois à la crise personnelle de décembre 1891 et au séjour munichois.



Champ de coquelicots

Huile sur toile non signée, non datée.



Portrait d'une jeune femme

Huile sur carton signée en bas à droite. Cas unique dans la production de l'artiste d'un portrait de plein air à la manière impressionniste.